

Le Canard

MONTREAL, 3 MARS 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATRAULT & CIE, Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boîte 325.

Silhouettes Politiques

XIV

HON. J. L. BEAUDRY

Mercrèdi 28 Février

Mon cher directeur, — Au moment de vous adresser cette silhouette j me souviens qu'on est à Montréal en pleine lutte électorale. J. remets donc mon envoi à la semaine prochaine pour être complètement libre.

NEMO

CAUSERIE

Outre les différentes manies que j'ai essayé de ridiculiser dans ces causeries, il en est une autre dont je veux parler aujourd'hui, c'est celle de faire le gros, c'est à dire de paraître plus riche qu'on n'est en réalité. Quoi de plus naïf que cette manie qui, malheureusement est beaucoup plus fréquente qu'on ne paraît le croire? En effet si l'on voit tant de faillites, tant de catastrophes financières c'est dû en grande partie à ce triste travers. Afin de paraître plus riche que son voisin, on fait des dépenses extravagantes on se ruine en folies de toute sorte. La plupart du temps le luxe que déploient les malheureux qui sont affectés de la manie dont je parle, est fait de privations, leur éclat momentané vient d'une indigence volontaire. C'est à force de misère réelle qu'ils parviennent à avoir l'air riches. Ils seront malheureux, mais on les croira heureux et voilà le bonheur qui leur plaît, le bonheur auquel ils feront héroïquement tous les sacrifices. Ils laisseront protester un billet pour acheter une robe de bal à madame, ils donneront le pot-au-feu avec lequel ils auraient diné, pour acheter des coquilles d'huîtres qu'ils jetteront soigneusement à leur porte, ils ne diront pas mais les voisins diront: "Les coquins! ils ont mangé des huîtres." — Ça ne les engraisse pas, mais ça les rend bouffis, et ils aiment mieux cela.

Le plus triste dans tout ceci, c'est que cette manie de faire le gros, cette manie de briller, c'est à dire de chercher son plaisir dans l'humiliation des autres est descendue jusque dans la classe ouvrière. Autrefois les ouvriers étaient habillés autrement que leurs patrons, mais ils n'étaient pas plus mal habillés. Aujourd'hui ils veulent avoir le costume des bourgeois — Or qu'arrive-t-il? Supposons qu'ils ne reculent pas devant les prix d'un gros tailleur, et que leurs habits soient aussi bien faits que ceux des bourgeois; — ne tenons pas compte du nombre de journées de travail et des privations pour toute une famille que représente ce bel habit — mais songeons seulement que l'ouvrier ne le mettra tout au plus que le dimanche, tandis que le bourgeois met le sien tous les jours. Si alors l'habit de celui-ci lui dure un an avant d'être usé, l'habit de l'ouvrier, qu'il aura mis que cinquante-deux fois dans l'année, lui durera juste sept

ans. Or qu'est ce qu'un habit sept ans après la mode sous l'empire de laquelle il a été coupé? Un affablement grotesque, un déguisement à amener tous les gamins du quartier. quelque chose d'aussi ridicule qu'un costume de polichinelle ou de pierrot; c'est-à-dire que l'ouvrier pour être habillé en monsieur n'arrive qu'à être pendant six ans sur sept une sorte de masque sans les circonstances atténuantes du carnaval.

Remarquons encore que même lors de la fraîcheur de l'habit, lors de sa gloire, l'ouvrier, qui ne met cet habit que cinquante-deux fois par an, l'habit qui dort pendant trois-ou-treize jours, n'ont pas le temps de s'accoutumer l'un à l'autre — l'homme à la gêne de l'habit, l'habit aux mouvements un peu brusques de l'homme; ils se vont mal réciproquement, tous deux sont gauches et maladroits. Bienheureux l'ouvrier qui déguise en monsieur, ne croit pas devoir parler prétentieusement, et lier les mots entre eux par des sonnettes malencontreuses auxquelles il ne pense pas pendant la semaine. Le front basané, les mains rudes et calleuses, sont une beauté pour l'ouvrier quand il est mis selon son état; c'est un ridicule avec l'habit de monsieur. Tel ouvrier dont on dira dans la semaine, en le voyant passer: "Voilà un bel homme, un ouvrier qui a l'air distingué," fera dire de lui le dimanche: "Voilà un monsieur bien commun."

Les femmes sont tombées dans la même erreur. Je ne veux pas parler ici de celles qui font semblant d'être riches, et qui font de l'hermine avec du lapin ou du chat. Je veux dire seulement un mot des ouvrières et des servantes. C'est à un tel point aujourd'hui dans notre bonne ville de Montréal qu'on peut à peine distinguer la servante de la dame qui l'emploie.

A ce propos, il est arrivé une chose bien drôle l'hiver dernier.

Un monsieur récemment arrivé d'Europe, et que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes amis, avait un pantalon à faire réparer, et cherchait une couturière. Passant dans une des rues de Montréal, il aperçoit sur une porte l'affiche suivante: "Mlle X..., coud dans les hardes d'homme." Il entre. La couturière était absente, mais on le prie de vouloir bien laisser son adresse, lui assurant que Mlle X... se ferait un plaisir d'aller prendre ses ordres. M. D... (c'est le nom de mon ami) lui sa son adresse et rentra chez lui. Quelques heures après, il était à sa chambre tranquillement occupé à lire quand la bonne vint frapper et lui dire qu'une dame le demandait au salon. "Une dame! se dit M. D... trrrrrrr...! je suis loin d'être en toilette." Il s'empressa de passer un habit, se donna deux ou trois coups de brosse, et descendit. En arrivant au salon, il aperçut sur le sofa un amas de soie, de velours et de plumes d'autruche de toutes les couleurs.

"Ce doit être la dame en question," pensa mon ami et, prenant son plus beau sourire, il dit en faisant une profonde révérence:

— Madame à qui ai-je l'honneur de présenter mes hommages?

— C'est moi que j viens pour ramoder vos culottes.

Mon ami faillit avoir un coup de sang tant il fut surpris. Il fut un moment sans pouvoir proférer une parole. Enfin, reprenant son sang-froid:

— Ah! c'est vous qui êtes la couturière?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, madame, veuillez me suivre, je vais vous dire ce que je veux.

— Comment! vous suivre, j pense pas, vous pouvez bien m'emporter ça icite.

Nouvelle surprise de mon ami qui cette fois perdit patience.

— Très-bien, madame, dit-il, mais vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vos services.

Quand donc comprendra-t-on tout

le ridicule de cette manie que nous stigmatisons aujourd'hui et qui fait la ruine de tant de familles? Vivez suivant vos moyens, et si vous êtes ouvrier, ne cherchez pas à vous déguiser. Portez l'habit qui convient à votre état, et n'en rougissez pas: c'est le plus honorable.

Après un an passé à l'école de médecine de Paris, un jeune canadien revenait il y a quelques semaines chez son oncle, curé d'une paroisse de campagne, où tout le monde va à la messe. Le docteur oncle n'avait pas tardé à Paris, dans un milieu aussi impie qu'immoral, à perdre ses principes religieux. Cependant le jour qui suivit son arrivée étant un dimanche, il ne voulut pas ce jour-là braver le sentiment religieux de toute une paroisse et il assista à la messe pour faire comme les autres. Or il advint que le curé prêcha sur la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ prouvée par ses miracles. A l'issue de la messe, notre jeune Ecclésiastique trouva bon de montrer à son oncle les belles choses qu'il avait apprises dans son voyage. "Mon oncle lui dit-il, d'un ton goguenard et en faisant ses moustaches naissantes, vous avez fort bien prêché, mais je voudrais bien savoir ce que c'est qu'un miracle." — Ah! tu ne sais pas ce que c'est qu'un miracle? lui répondit le curé. Mets-toi là devant la cheminée, tourne moi le dos et je vais te le montrer." Le jeune homme obéit: en même temps l'oncle lui applique un vigoureux coup de pied. Le neveu bondit, porte les deux mains à l'endroit frappé et se retourne en disant: "Mais, mon oncle, vous me faites mal!" — Eh! mon neveu, répondit le malin curé, sache que si je ne t'avais pas fait mal, c'eût été un miracle!

Il paraît que le jeune étourdi comprit mieux cette leçon qu'une définition selon les règles de la logique d'Aristote.

M. PAUL FEVAL.

La presse de Paris, comme la plupart des journaux du Canada, a fait connaître au monde des lettres et des arts, que cet éminent écrivain venait d'être frappé de paralysie, et qu'un autre accident l'avait plongé dans une ruine presque complète.

Un des amis de l'illustre romancier, M. de Péno, qui l'a visité dans son malheur, écrit ce qui suit:

"Paul Féval et sa vaillante compagne, doux, résignés, sans une plainte, mais non pas sans inquiétude (ils ont huit enfants) m'ont dit avec leur dignité simple.

"— Que ceux qui veulent bien nous aimer agissent librement pour nous. Il y aurait, à refuser leur concours, un orgueil mal placé. Nous n'aurions jamais sollicité l'intervention généreuse dont vous nous parlez. Du moment qu'elle s'offre à notre infortune, nous l'acceptons avec reconnaissance."

Cette situation, telle qu'avouée, est navrante, et nul doute qu'un appel fait à nos poètes, littérateurs, journalistes, et autres écrivains, au clergé, aux hommes de profession, à la jeunesse de nos collèges classiques, universités, etc., serait entendu favorablement.

Parfaitement rassuré sur ce point nous n'hésitons aucunement à faire appel au cœur et au dévouement de la classe instruite du Canada, et de la province de Québec en particulier, en ouvrant de suite une

LISTE DE SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE.

M. PAUL FEVAL.

dans les bureaux de l'Album des Familles, laquelle sera close le 6 mars, et les offrandes expédiées à l'illustre écrivain dès le lendemain.

Nous invitons la presse française des villes et campagnes à faire connaître ce projet de souscription et

d'y apporter leur influence, afin que le résultat réponde à toutes les aspirations.

Les noms des souscripteurs, avec le montant de leurs offrandes, seront publiés dans l'Album du mois de mars.

Le propriétaire-administrateur de l'Album s'inscrit pour 25 francs.

Les offrandes devront être adressées, par mandat de poste, ou par lettre enregistrée, aux bureaux de

L'ALBUM DES FAMILLES, OTTAWA

Betise humaine

Le rédacteur de l'Album Musical que j'ai le plaisir de connaître intimement me demandait l'autre jour si j'avais l'intention de faire une seconde causerie sur les pianoteux et les chanteux. "Je ne crois pas, lui répondis-je. Mais pourquoi me demandez-vous cela?" "Parce que, me dit-il, je viens de recevoir une lettre qui aurait trouvé sa place dans cette causerie." Et il me fit voir la lettre qu'on va lire. On ne peut être plus royalement idiot que la personne qui a commis ce chef-d'œuvre: c'est tellement extraordinaire qu'on croira que je l'invente; mais je tiens l'original à la disposition de ceux qui voudraient faire comme St Thomas. Voici la lettre dans toute sa candeur et son ingénuité:

Montréal 22 Février 1883

Monsieur. Je m'empresse de vous écrire avant la fin de ce mois pour vous avvertir de ne plus envoyer les Cahiers de l'Album Musical, la musique est trop facile pour moi plus tard si la musique devient plus difficile je me déciderai à continuer. Veuillez Monsieur avoir la bonté de ne plus en envoyer.

Mde ***

Si cette dame dont je veux bien taire le nom exécute la musique comme elle écrit le français, je comprendrais facilement que les œuvres de Schumann, les sonates de Hayda, et les impromptus de Chopin que publie l'Album Musical soient de la musique trop facile pour elle. Pauvre humanité!!!

LE CHRONIQUEUR DU "CANARD"

Mlle. Mary Hennessey s'est rendue l'autre jour chez Joe Beef au five o'clock tea. Un des reporters de l'Étincelle enchanté d'avoir fait la connaissance de cette distinguée visiteuse, passa avec elle un charmant quart d'heure. Avec une grâce naïve cette demoiselle souscrivit deux abonnements à l'Étincelle, dont l'un, a-t-elle dit, est destiné à son amie Ellen Ryo qui passa dernièrement huit jours à Montréal chez M. della Santa Croce sur Sherbrooke. Inutile de dire que Madame et Monsieur Beef ont fait les honneurs de la maison en roys. L'Étincelle de la société s'y trouvait. Les invités ne purent se soustraire au désir de M. Beef de leur montrer ses ours.

L'un des visiteurs, le plus richard de tous, faillit être la victime de son imprudence. En voulant faire trop ample connaissance avec les commentateurs plantigrades de Sir Joe. Heureusement que le boncuer de l'établissement se trouvait là et qu'il put à temps, crier de se méfier du Bear. En effet les yeux de celui-ci lançaient assez d'étincelles pour devenir sans l'aide d'un batte-feu un des rédacteurs du nouvel organe de la société.

Quel âge avez-vous, demandait-on à madame X...

— Trente-deux ans.

Oh! oh! l'an dernier vous en aviez trente-trois.

— Eh bien j'ai maintenant une année de moins à vivre... je la retranche.

et gardé par des factionnaires, veillé par de vigilants officiers, et entrepris terriblement dans l'usage. Cependant, Mandibul et Beaugency étaient résolus à tout risquer.

Beaugency avait passé la soirée dans la cabine du correspondant du Times; vers minuit, au moment de prendre congé de Mortimer, il lui mit brusquement sous le nez une torpille à chloroforme éventée, mais encore suffisante pour foudroyer à bout portant. Le reporter ne poussa pas un cri, il s'affaissa endormi pour huit jours au moins.

Beaugency endossa le caban de Mortimer, en rabassa le capuchon sur ses yeux et sortit avec Barbara. L'officier de garde dans le salon le prit pour Mortimer et crut qu'il allait poétiquement contempler les étoiles avec sa douce moitié. Barbara seule gagna la dunette, Beaugency se dirigea vers la cabine des prisonniers, à l'entre-porte. L'homme de garde, sans défiance, le laissa venir. Beaugency renouvela la manœuvre de la torpille, l'homme tomba. Vivement Beaugency ouvrit la porte. Mandibul et ses hommes étaient là. Le factionnaire endormi fut attiré dans la cabine, et l'un des prisonniers prit son caban et sa place. Il s'agissait maintenant de sortir par une étroite meurtrière ouverte sur l'infini et de se hisser à la force du poignet sur la dunette, gardée précédemment par un factionnaire que Barbara devait avoir aussi chloroformé.

Un léger appel de cette dernière fit connaître aux fugitifs qu'elle avait réussi. Le reste n'était plus rien, les huit prisonniers se hissèrent sur la dunette à la force du poignet; la robuste Barbara était là qui les aidait à franchir le battage. Quand les huit hommes furent réunis, on se dirigea en rampant vers le ballon-chaloupe amarré à l'arrière.

Quelques difficultés se présentaient encore, deux hommes veillaient de ce côté Barbara et Beaugency, devant les bras dessus bras dessous, prirent les devants et vinrent causer deux minutes avec les factionnaires; on leur fit brusquement respirer les torpilles et le passage fut libre.

Avec quel bonheur les prisonniers délivrés s'installèrent dans le petit ballon-chaloupe! Libres! Libres! répétait Mandibul. Il fallait détacher les amarres et s'éloigner rapidement de la Clarisse Harlowe. Pendant que les marins sciaient les cordes, Guy de Beaugency s'était précipité vers la cage aux pigeons du correspondant du Times et la rapportait triomphalement.

— Vite! vite! s'écriait-il, démarrez! voilà qu'on vient relever les

Un certain brouhaha s'élevait dans le gros ballon, on venait d'écouter le premier factionnaire formé. Des bruits de pas s'entendaient, on montait sur la dunette, un câble fut tranché d'un coup de hache, et le ballon-chaloupe, gros aérostat qui marchait au vent, bondit en arrière, l'alarme sonnait dans les soutes.

— Hurray! on s'élevait à quatre cents mètres au-dessus de la mer, les ballons sudaistes; les six fanatiques pouvaient voir toute l'escadre à défilé sous leurs pieds. Un grand branlebas se faisait à l'arrière, les notes stridentes des trompettes à vapeur indiquant les manœuvres d'ensemble.

(A continuer.)

La réussite étonnante du compte végétal de Mad, Lydia E. Pinkham dans les différentes maladies des femmes prouve l'importance de cette découverte bienfaisante et démontre aussi que cette dame sait en tirer le plus grand parti possible. — Dr Has-